

# LIGNE DU CHAOS

## 2. FERO

FERO : « D'emblée je me suis réveillé avec une moitié du corps bien disposée sans savoir laquelle, et un vague résidu de sommeil farfouillant vers le lieu du bruit, dans l'autre. Une Voix me disait : "Tu rêvais bien avant de naître ; au lieu de l'autre l'être double au milieu des songes rêvait déjà. Sais-tu qu'en naissant le couteau sépare le corps du rêve en deux parts et que l'une tombe vers le jour, l'autre bascule vers la nuit. Tu fus créé de père inconnu et raccommodes avec des mots les morceaux d'un mort ; tu maries ton rêve qui le restaure et tu rêves en mots. Le rêve et les mots sont réels mais l'univers n'est que chimère, hormis la voix morte que je transcris. La voix défèque sur la page un déchet de songe. »

Rumeurs et rêve ne se présentèrent pas à moi en une seule et complète sensation avant que j'eusse allumé la lampe circonspective de l'invisible intérêt bourdonnant. L'irréel est un lieu commun, et l'invisible une tension suintante.

C'est d'abord le Chaos. Linges par terre. Je donne des coups de pied dedans. Comme la sortie d'un sommeil de plomb, un réveil difficile, car chacun des vêtements est comme un personnage des Enfers qui me saisit les pieds, refuse de me lâcher... Et dans ce groupe de personnes qui viennent chez moi et parlent, tous rapportent des morceaux divers. L'hétérogénéité de leurs discours n'est soutenue que par l'homogénéité du groupe.

Il y a dans leur Vrac des dessins pris, des collages, des rêves qu'on vient voir, des photos, des montages, sans aucun autre souci que de *vérité pratique*, car plus encore que le ventre des batraciens, toute société ne doit tendre qu'à sa propre disparition, dévorée de ses gaz et de ses puanteurs. Il n'y a pas de post-nietzschéisme, sauf quelques Énormes : Welles et les Sumoka. Quant à la différence entre la rainette et le triton marbré, bornons-nous à dire qu'elle glisse des urodèles aux anoues.

Des faux amours peuvent mener à de vrais rêves, à l'inverse de ce que Fronésis dit ailleurs à propos des "*typons*". J'entendais parfois en moi une gutturalité de voix poundienne. Je déclamaï : "EDWARD WAS, AND THE WAR. EDWARD SELBY OVER THE WALL !" "WHERE ARE YOU, EDWARD SELBY ?" les *r* ricochant, presque grailleux, irlandisés, shakespearisés. S'agissait-il d'une parodie ? La plupart des gens ignorent presque tout des égrégores.

Il était convenu que chacun des Formidables Rêveurs passerait forcément par chez moi

pour l'une au moins de ses stations importantes de rêve. C'est devenu "L'Auberge du Crâne." Comme celui qui se croit empereur sur ses quelques hectares, j'avais tendance à me penser maître de mon propre appartement, alors que je n'étais que *le porteur* des rêves du monde de la Nuit à celui du Jour, et non pas "le passeur".

Cet appartement était situé rue du Port, près de chez Juan Perez, et regardait au nord.

Je dus avant tout me résoudre aux offices de deux Héros indispensables pour rendre le lieu apte à tous ces épanchements : *L'Architecte Danseur* pour la définition du cadre, sa scénographie, et *La Couseuse* ; elle-même du reste faisant partie d'un rêve inaugural de Nany au moment du séjour à Cádiz.

La Couseuse au sommeil oniphore venait en réalité d'un atelier de couture de Bordeaux-Saint-Augustin, atelier où l'on ne dit pas par qui on est habillé, et où des modèles qui sont inventés, bien qu'absolument originaux, on ne garde absolument aucune trace.

Elle était "la femme qui dort", à la fois devin, thérapeute et économiste des Morts. Elle s'abandonnait à cette mise en jachère quotidienne du rêve avec une sorte de pâmoison, car par là elle parlait aux âmes et améliorait la migration des défunts dans l'ailleurs. Grâce à cette connaissance supérieure et au travail du rêve, les défunts parlaient dans sa bouche, en messages lapidaires ou énigmes à interpréter.

Alors, elle comprenait le langage de tous les animaux, et en particulier des oiseaux ; souvent, dans un coin de mon appartement, elle demeurait les yeux fixes, comme en catalepsie, ou somnambule, toujours en visite dans l'au-delà, dont elle retirait ce don de "panseur de secrets".

Lulu un temps travaillait chez elle, après les corsets Papillon, peu avant de mourir, parmi d'autres "dormeuses".

À l'aide de sa machine à coudre Singer à navette vibrante, elle faisait des plis tant et plus, ourlant l'inconscient en revers les plus fins et les plus étroits, fronçant les difficultés passagères, ajoutant des colissés et bouillonnés aux troubles grondants et catastrophes de la misère, gardant les boutonnières infimes et la couture des dentelles pour les minces doigts qu'elle préservait des répugnances ménagères.

Dans un deuxième temps José lui avait offert des guides pour ouater et marquer les plis les plus épais. Cette machine possédait également un débrayeur de courroie, ce dont Luce se servait en continuant à pédaler, en poussant un petit levier tout en haut du garde-jupe. Elle pouvait coudre aussi bien les sacs de drap des housses de morts que la mousseline, et un manteau que des lingeries. Tous les soirs, elle renfermait l'énorme insecte à sourcils griffus sous son coffre de bois ciré et elle le protégeait du mauvais œil sous les nappes de tissus de chez Soubes ou de chez Bouchara.

Les plus âgées des couturières qui avaient les yeux au bout des doigts étaient des voyantes : marquetterie des rêves, abécédaire rouge de la nubilité bien au-delà de celui de Bécassine.

Sur les plages on ne voit qu'elles : dames en noir en retrait à l'ombre des murs des villas dont il sort tout à coup des mains en plein soleil une pâte blanche à fantômes, coïncidences du tissu et du ciel, claquements impressionnistes des rayures et couleurs vives en plein milieu

des pliures du vent...

Même devenues aveugles, allongées sur leur sofa (comme Rosa) elles voient quand ça tombe pas bien et sont visitées toutes les nuits par des fantômes de modèles qui défilent et leur prédisent la mode pour dans deux ans et taillent ainsi avec elle des modèles d'avant-garde sur leur lit. Elles lisent en braille les prières et les sorts de Théodore Blanc, l'écrivain-typographe dans les marais de Bruges

L'Architecte donc était venu contrôler le bon état des circulations, et en priorité à travers le Gros Œuvre. Mon appartement s'ouvrait d'un côté par un escalier de pierre sur la rue, laquelle filait vers l'Est, sur le quai ; de l'autre par un colimaçon de secours et une sortie dissimulée donnant sur un puits de jour, plein Sud.

Il a d'abord constaté l'implantation générale de l'appartement dans l'immeuble, de ce dernier dans le quartier par rapport aux réseaux Hartmann et Curry et à leurs intersections redoutables, puis, comme j'étais au dernier étage, lancé ses investigations dans le grenier où il a vérifié que chaque extrémité de poutre ait son étui goudronné et fait passer toute la charpente au carbolinum, puis l'a faite enduire par endroits de mastic à l'huile et de résine de pin ; enfin, pour éviter les incompatibilités entre le zinc, le chêne et le châtaignier, il a fait recouvrir tout le toit de cuivre.

À l'intérieur, il a fait doubler certaines parois d'un parement de briques creuses, refait passer des enduits à la chaux, m'a obligé à déménager ma chambre dans la pièce dont les ouvertures s'offraient à l'Est et au soleil levant, et nous avons décidé ensemble de transformer en "salon" ou plutôt "lieu d'apparition des rêveurs" la pièce la plus au Sud, avec une échappée rapide en cas d'urgence ou de déchainements.

\*

Nicolai et Ramaita sont dans ma douche.

« Oh ! Elle est toute petite !

— Non, t'inquiète pas ! C'est parce que je me douche à l'eau froide ; alors elle raccourcit toujours un peu, comme ça. »

Et alors je tourne le robinet, vers l'eau chaude, presque bouillante.

« La vache ! elle dit. C'est pas Dieu possible ! »

Et alors je la lui mets dans la main et faisant ça je sens le contact froid du bracelet d'argent de sa montre avec le gland, et elle touche les rides au-dessous.

« Qu'est-ce que c'est cette sorte de cheval ! elle dit.

— C'est à toi de me le dire », j'lui sors.

« Et regarde encore avec la douche ! » j'lui fais. Et j'ouvre l'eau glacée.

Alors, elle diminue drôlement.

« Oh ! »

Et en avant, avec la manette rouge ! En avant ! Tellement que l'eau est bouillante j'en saute sur place, et je me brûle, hélas !

« Ah ! Dis donc ! C'est spectaculaire mais j'aime mieux ça ! fait-elle.

— Moi aussi, j'aime mieux ça, en vérité. »

\*

Puis voilà que les deux Frères Naskonchass arrivent à leur tour : je suis obligé de les installer à un petit bureau d'école double avec un tube de séparation entre les deux et un encrier de chaque côté. Ils me racontent qu'ils sont natifs du Quartier de "La Boca", à Buenos-Aires, et que c'est pour ça qu'ils ont travaillé avec J. C. Radio et Nany sur l'adaptation de "Cobra" de Sarduy. Je leur donne à manger tout en parlant mais Nycéphore ne voyant que la partie droite de son assiette laisse l'autre part et idem pour Nicolaï placé à gauche qui ne mange que la partie gauche de la sienne. En ce qui concerne l'écriture : Nycéphore écrit toutes les pages de droite de son cahier et Nicolaï toutes celles de gauche. Puis ils échangent leurs cahiers et ainsi complètent.

Il y a celui qui se lave la partie de droite et celui qui se lave la partie de gauche ; mais on fait laver ensuite à Nicolaï la partie gauche de Nycéphore et idem à l'inverse pour Nycéphore.

Puis ils veulent voir ce qui se passe de l'autre côté, alors je les installe sur un fauteuil tournant, de telle sorte que Nicolaï se déplace *toujours plus à gauche* et Nycéphore *toujours plus à droite*, ce qui réserve tout de même toujours *une butée* : en effet, même avec le déplacement, Nicolaï laisse à droite du nouveau cadre envisagé *toujours la moitié de ce qui reste*, et ainsi de suite à l'infini. Et de même pour Nycéphore en ce qui concerne la gauche. Que ce soit pour le dessin, l'écriture, la peinture ou la nourriture qui se retrouvera redivisée jusqu'à l'infime dégressif.

Tous les deux réinstallent le Cosmos Chinois, selon le danger des ennemis venant du Sud ou du Nord.

\*

Aube arrive sans transition parmi d'autres déguisés en révolutionnaires, dont certains de l'Académie, comme elle ; ils adorent les bals masqués ; elle porte un loup seulement et une grande robe de dentelle noire ; elle a l'air de croire à cette époque "idéale, me dit-elle, pour percer une poitrine jusqu'à atteindre le cœur du tyran" ; elle mélange allègrement cela au groupe Psychépo, à Sylvie l'Anorexique, à Monique Wittig (on adore tous deux *L'Opoponax*).

Après m'avoir fait suivre des dédales que je ne connaissais pas chez moi, elle nous fait passer par l'ancien colimaçon de secours devenu une tour (comme qui dirait dans le château de Lydou ou bien le Moulin que devaient habiter Aube et Nany en 68), et à force de descendre des volées géantes d'escaliers, nous aboutissons au-dessous du vrai niveau de la ville.

Comme elle semble aborder une autre époque, je la préviens tout de suite que le 18 Brumaire et Napoléon ne m'intéressent pas, que cette histoire de "resaisissement" ne me concerne guère. Jamais, nulle part ! Pyramides, Rivoli... B. H. V. ... Plutôt les vitrines d'animaux magiques à Noël de la Samaritaine, Bébert, les pistolets à grenailles à cartouches Flobert qui font taire les écrivains, les artistes, toute cette cacophonie ! Ou bien la célébration de la décapitation du Roi Place de la Concorde ! Ses sosies égorgés. Du sang jusqu'à grossir le fleuve !

Tout compte fait, nous arrivons dans une chambre dont toutes les ouvertures sont molle-

tonnées, occupée par un groupe assis sur des chaises. Comme Lydou décidément n'est pas là, Aube décide d'abréger là la promenade.

Le groupe resté vigile a un étrange air de famille dont les traits communs (un certain empâtement du nez qui n'a pas connu la science de Schœnmaker) ressortent comme soulignés à l'encre, tandis que les différences s'estompent jusqu'au flou. N'imaginons pas une epistaxis de groupe et ses conséquences symboliques !

Tout au fond de la scène il y a un grand tableau électrique recouvert de cristal (tableau représentant un jeu de colin-maillard érotique dans un pré entre un gamin et sa cousine) d'où partent des fils électriques dont chacun se subdivise pour se brancher directement sur la chaise de plusieurs des personnages.

Est-ce à la suite de ce branchement ? Mais ce groupe semble délirer et construire n'importe quoi en entretenant une confusion énigmatique. Chaque chose est jointe à une autre, chaque matière à un geste, chaque attitude à une musique, chaque sentiment à une couleur ; si bien que les éléments les plus incompatibles *riment* entre eux.

Certains affirment avoir grandi en dormant dans leur lit, d'autres avoir escaladé les plus fameux sommets.

Outre le tableau de cristal électrique, il y a au fond de la scène à côté d'un cylindre de verre et d'un bec Auer une sorte d'insecte en croix à quatre pattes, dessinant comme un  $x$  minuscule, qui intrigue Aube.

Quoiqu'il en soit, elle veut qu'on parte, car on devrait ensuite remonter plusieurs villes à pied, *très vite, dans l'après-midi*.

Mais qui de nous deux ou de Lydou aime vraiment Carcassonne, ce reste de crête Wisigothe surveillant l'Aquitaine ? Est-ce Lydou ? Est-ce Aube ? Carcassonne, contaminée par les Pyrénéens, rendue flatulente et glaiseuse de cassoulet, gangrénée par la pourriture de la "pureté" albigeoise.

\*

Ripes ! On sonne ! Ce sont les amis de Carnot, proches de Prieur de la Côte-d'Or et de Callot d'Herbois, qui viennent impromptus chez moi par contiguïté avec le rêve précédent revisiter un autre rêve curieux d'Olive et de Julie (les deux filles du quartier Sainte-Croix), où *l'une des deux dimensions était de boue* : il suffisait de nettoyer certaines croisées pour ôter cette épaisseur, ce gonflement de la pâte ! Du coup Olive de Tours et Julie de Dijon resurgissent. Ah ! Là, là, lorsqu'on voit l'une de ces débronzées luisantes, y'a un crédit aussitôt, on l'adore !

« Moi, j'en ai rien à faire, j'suis sans gêne ; rien à faire de recevoir des bulles de savon en pleine nuit, ni de la chute d'eau sur mon petit coin perdu ! Je dors nue, n'en déplaie aux Hiboux ! » dit Julie.

Et Perrault ? Et Chamming ? Et Bernard ? Tous ces peintres de l'Académie. Que viennent-ils faire dans ces assemblées de fumailles bluettes ? Ils sortent sans doute du rêve d'Aube, car ils sont eux aussi déguisés. On aurait peine à y distinguer la lettre de cire d'un cri, avec des crochets bleus et des cuivres aux angles.

Puis c'est Delámbo qui débarque et qui vient vivre un rêve. Il y a le roquet coiffé comme Anna Freud qui hurle chez le psychothérapeute puritain, sur le palier, en face, et toujours ce Trio Temporel Aborigène déguisé dans des salopettes à grande poche ventrale à notre gauche dont on ne finira jamais, et detrás un Type décrit plus âgé, Américain du Sud dont on ne distingue ni Cara (usagée ?), ni rien d'autre. Et ça s'avance terriblement vers nous, fracturé bossu, membre trop long, camus, tache à l'oeil, membre trop court, gale, dartre, testicules écrasés, grêle. Et du moins...

(Remarquons ici qu'il y a toujours eu des psychanalystes pervers introduits dans les associations de psychanalyse comme l'extrême-droite essaie de s'infiltrer chez les Francs-Maçons. Nous ne sommes pas "Villa Freud", à Buenos-Aires. Toutefois les premiers sont plus faciles à détecter grâce à l'assemblage : chien qui péte dans le salon/enfant qui traînasse/cartomancie/injonctions sous forme de jeux-de-mots primaires/petite culotte de l'analyste visible en direct sous jupe ostensiblement relevée avec partie gauche du nylon -*du nylon* !- qui se fait franchement bouffer par le cul et qui scie la moule).

Ça pourrait être l'Idéal du moi de Saïd, avec sa folie de se faire refaire le visage tous les huit ans pour changer totalement d'identité, du moins depuis qu'il propage les contaminations *Sabaki* en Amérique du Nord. Mais c'est moins drôle que ça.

Delámbo commence à parler des amas de lettres qui se précipitent sur les articulations et les empêchent de se mouvoir librement, congruence associée à une fatigue planétaire démesurée que le corps doit supporter au moment de l'automne, et au moment même où la formule associative de la situation surgit dans son esprit et qu'il va la dire... *ce con de roquet recommence à glapir et tout s'évanouit* !

Dès lors Delámbo se met à quatre pattes sur le tapis du palier et se met à parler au chien tout doucement pour l'attirer ; il s'approche, gratte à la porte, parle encore... on entend le clébard qui ne gueule plus depuis un moment venir renifler sous la porte de l'autre côté, on voit le bas de la petite truffe humide et... *VRAOUKCHARSSCHMM* ! Nitro Magnum Remington gauge 12, length 3, max, 1<sup>7/8</sup>, shot 4, avec hard polished shot, plastic buffer compound, "power-piston" one-piece wad lui éclate la gueule à partir du fusil à pompe ! Le voilà dispersé en auréole de poils et sanquette à travers tout le salon, et une petite oreille qui remue toute seule au-dessus du frigo.

Enfin une bonne action !

Retour des Frères Naskonchass natifs de "La Boca". Séparément cette fois-ci. Nicolai se met à causer : « Il y a le broyeur, les bords de rives du broyeur et les choses broyées. Car mon somme n'est pas rimeur, et coule rarement les images en rimes. C'est une sorte de "déchargeur". Le Diable, roi des sabbats, n'a pas l'harmonie de la Reine de Saba et ne farcit pas ses mystères comme des poulardes. Jean, lui-même, pour rajouter de la fraîcheur aux épinards, a supprimé du deuxième film que nous avons fait ensemble le chaos fumeur de la danse du ventre du vieux clodo, parce que l'Enfer surgit de ce ventre-là, comme chez Memling : bouche du diable en nombril, hérissée de défenses de sanglier, menton poilu en pubis. En ce moment les choses broyées sont noires mais le broyeur n'est pas noir. Ni les bords. Avec



Ramona Brasero je me réveillais la nuit angoissé par l'idée d'une famille possible, harmonieuse, des enfants que je n'ai pas eus. Le jour je n'étais pas angoissé, j'étais dans le bonheur absolu. Il n'y a que la Nuit qui me revendait à sa sœur la Mort ; je crois bien que c'étaient les rives qui étaient noires. Ni le broyeur ni les choses broyées ne l'étaient. Autrefois (ça fait très longtemps que je suis vieux), en me réveillant en pleine nuit, angoissé, broyeur, rives et choses broyées étaient uniformément noires ; il n'y avait que le présent du jour qui tenait à peu près, logique et cohérence apparente, mais sans plus. Nous habitons la vieille maison tant désirée..."

La mouche vibre à peine un instant puis s'écrase aussitôt sur son poignet, cette sorte de mouche très dure de la Mort ; il lui fait tout de même chier les tripes. Aussitôt la porphyrie des vampires se déclenche sur ses gencives. C'est atroce, insupportable, intolérable de morsûre acide !

Et voici Nycéphore qui débarque et qui jacte à son tour (c'était couru !) : « On rate souvent le train, pour rejoindre le Groupe, dans cette ville de *Memo*. Les problèmes de trains sont innombrables ; ils sont formidablement longs ! L'Arche de la Gare est très éloignée du bout des voies où le train cesse, dans la banlieue ! Il faut courir longtemps très longtemps, extrêmement longtemps sur le Quai pour réussir à l'attraper...

Hier, avec Nathalie, nous nous sommes arrêtés dans un café, face à la Gare, ainsi que ceux qui, avant de partir en voyage, dans le Hall, pris d'un déshabillage hâtif à la recherche du ticket, prennent une posture involontairement mythique sous l'excitation du sens ; le sperme en contient la chute.

C'est le soir et nous nous trouvons obligés de prendre un premier train au vol pour sauter ensuite à partir de lui portière ouverte sur la plateforme du second lancé à grande vitesse sur la voie d'à-côté. Mais comment l'atteindre !

Au départ on a vu la lourde infanterie des usines, les déclencheurs de grèves, le fondateur du journal "L'Atelier" où on critique fortement L'Abuelo ; tout ceci en cohue dans le hall. Il aurait fallu prendre la deuxième voie, la ligne de Saint-Étienne, qui évacue le charbon noir du Forez. Une autre fois, on sprinte encore après ce train, parti vers les Provinces du Nord, le Lycée déjà fermé.

C'est à présent justement le temps opaque du week-end, et ce serait une bonne occasion de rester là ; on fera croire chez nous à je ne sais quoi : un ennui, une impossibilité, dans tout ce chantier, ici, justement, puisque le Lycée aussi est en travaux, plus loin. D'ici : la Grande Cour ! Jadis, dès qu'on entrait, on se sentait célébré !

Puis voici Sainte-Croix, l'Académie et les Bâtiments des Fermes au-delà, descendant au midi du torrent et aboutissant à la mer sans limite, qui ne borde plus. Pauvre Faux-Marcel ! Aujourd'hui, c'est la distribution des Prix : grande émulation dans les classes parquettées de châtaigner devenu noir à force de lessives, dans les Ateliers, les longs corridors boisés. Je repasse plus tôt au moment des concours : tout le monde est en charrette, s'insulte.

*Il faut décidément que je refasse tout deux fois, comme si je n'avais royalement rien compris*

la première. Immenses salles dont une part échet par le sort à la Tribu ! À mon âge, je crains encore les surveillants ; en réalité je suis jeune et bien plus petit ! Très Grandes Filles dans les Loges : des Adultes, vraiment ! Aujourd'hui, je n'y suis plus admis.

*Je suis pris dans un éternel baclage de la culture*, comme toujours entre deux clôtures, entre le champ vague, le défaut du photographe à peine aperçu (*la défiance*), et l'immeuble de ciment blanchâtre du garage sur le terrain de friche où l'ombre du faucon maudit nous enveloppe jusqu'aux dessous de la forêt proche.

Rien à empocher,

Jamais.

Morceaux vite saisis,

Fugaces.

J'ai *jamais rien appris, rien mangé patiemment* ; jamais d'application pratique des plans, j'ai toujours vécu de façon farouche des trains de nuit s'arrachant des entraves d'or infrangibles et indissolubles, entre deux continents avec boulimie, emporté avec les flocons de neige et les guêpes aux corsets scintillants dans l'indistinction. Engouffrez-moi ça ! Nous-Deux-Moi-Tout-Seul l'Europe entière, la Cartographie complète, *sans états*, en actes ! Des déplacements continuels, la lance plantée dans le coeur qui en palpitant fait même trembler le bout de la pique !

J'ai toujours été entre deux *études* ; ma vie est un corridor. Saint Augustin, priez pour moins... j'y reviens. J'ai toujours été *déplacé*. Ombres des peuples. Vous, priez pas pour mézigues, cancrelats ! Ma précipitation : j'adore !

Rien d'autre j'aurai jusqu'à la frontière de la vie quittant mes membres ; de la mort me frappant au foie, sous le diaphragme et désunissant mes genoux de dégoût !

Seule, la petite Nathalie brune, son chignon, claire, mains fines, peau transparente d'ondes vertes, os visibles, me retient. On voit des salles en quinconces, d'ici, de loin, dans ce lieu d'exposition encore en travail dont l'installation des boxes n'est pas encore terminée, plongé dans une semi-obscure ; on a prétexte à ne pas les voir. Ainsi on ne peut distinguer *nos deux noms*, inscrits sur les murs. »

\*

Je croyais en avoir fini avec les trains mais il n'en est rien. Voici d'abord quelques fragments confus où Bereng (que j'ai connu au collège) se trouve réduit à l'état de nourrisson mis en danger par le couple "auquel il appartient" ; tout un charivari de merde fine où les *estrouns* roulent avec les *noums* ; Paddy pas digne au fond. Puis un train prend feu ; Bereng est dedans ; il y a également des Francs-Maçons très dogmatiques uniquement livrés à l'étude du Livre Sacré, qui n'ont pas vu le feu prendre. Bereng saute dans un autre pour fuir, mais celui-ci s'insère dans le premier comme une écrevisse dans sa coquille, *bien qu'à la perpendiculaire*, *glisse dedans*, et prend feu à son tour.

Bereng se retourne ; il est dans les bras d'un cheminot qui hurle en courant sur la voie, poursuivi par le train en feu dans une côte ; on pourrait croire qu'il va facilement s'en défaire, mais semblable au lièvre terrorisé il n'a même pas le réflexe de faire un écart sur le côté pour se dégager du danger !



Voilà à présent Nany qui rentre (en compagnie de copains, de plusieurs filles) Comme ils étaient en train de discuter du côté de la place des Augustins, au bout de la rue Sainte-Catherine, voilà que le père de Nany s'est pointé (lui que personne à peu près ne connaît et n'a jamais vu !), et ils ont continué à discuter en sa présence, et le vieux n'était pas d'accord avec leurs façons de se comporter, leurs mœurs, leurs attitudes, leurs langages. Il l'a exprimé sans violence, aimablement. Mais Nany ne l'a pas pris de la même façon.

À la suite de ça il l'a enfermé dans un réduit, là-haut, à l'angle du cours Pasteur et de la rue de Cursol, pas loin de l'Atelier qu'ils ont, avec Aube, et les gars et les filles le surveillaient plus ou moins, avec l'aide surtout du marchand de journaux, qui est tout le jour à observer derrière son kiosque de verre, situé juste à gauche en sortant de l'immeuble où le vieux se trouve emprisonné.

De retour avec Aube, Nany demande au libraire de la rue de Crusol le numéro de *Gulliver*. Il lui a vendu. Nany lui demande s'il est descendu lui demander, comment est-ce qu'il a réussi à sortir ? Il croit que oui. Nany le questionne sur les faits et gestes de son père. Est-il vraiment sorti ? Il n'en est plus tout à fait sûr. Nany l'engueule outrageusement sur sa déplorable surveillance. Pour toute réponse, ce bibliophile averti spécialiste des jeux de cartes et surtout collectionneur de jeux de tarots, dont il possède 850 versions de tous les pays, lui tend la carte *Su (la Patience)* d'un tarot chinois : "Préparez-vous calmement pour le bon moment, ainsi le danger s'éloignera." Puis il déchire la carte et lui montre la couche de noir entre deux couches de blanc pour qu'on ne puisse distinguer les figures de dos.

Au réveil, le titre devient *Guinelle* ou *Guinopelle* : indice de rapports oubliés avec les filles de tout-à-l'heure, entre deux replis de draps, pendant que son père était prisonnier, là-haut, à Pasteur.

Après ça d'autres jeunes filles apparaissent en suite de bain, comme des bactéries ; elles doivent jouer une pièce. "C'est seulement pour octobre, dit Nany." Mais elles commencent les répétitions tout de suite, avec des mouvements extrêmement ralentis (la cadence des projecteurs l'impose). "C'est dans le cadre d'un festival" explique un gars ; "je crois que c'est le Festival des Maudits à Biarritz."

Parmi elles il y a les deux filles de tout-à-l'heure, Olive et Julie, mais version moderne, et maintenant, il y a à peu près cinq filles en tout qui viennent de Sainte-Croix.

D'abord celle qui "*avait de la veine*", grande, en fourrure longue et soies mauves au-dessous, le ventre aspiré en courbe concave, les cheveux lisses, longs, auburn ; puis près d'elle sa plus jeune soeur Catherine qui pleure : petit blouson de cuir court, pantalons serrés, cheveux mi-longs frisottés, des cernes, les yeux noirs ; elle a l'air de pleurer derrière une vitre ; elle dit à mon cousin Tchouné (le fils de Blás) qui m'accompagne :

« T'as eu de la chance ; tu m'as eu dès quatorze ans ! » (Ça devait être avec ceux d'Aubervilliers, maquillés au fusain, la Bande de Maucaillou, Gilles, chez Naskonchass, ou peut-être même des potes à Pipo, par ici.)

Elle ressortent derrière l'abbatiale, mais il fait froid ; elles fumaillent et malgré la mauvaise fourrure et le cuir elles ont froid, et elles reviennent plusieurs fois de suite, et la petite

recommence la même phrase. Plus elles sortent plus elles se recroquevillent sur elles-mêmes, se recouvrent comme des moineaux transis, des mêmes piafs. Et voici encore une autre fois la pleureuse, sous des roulements d'orage, le tonnerre couvant sur Sainte-Croix, la main droite bandée en écharpe, et cette bande Velpeau venant entourer toute sa tête, clôturer le portrait, et cette fois-ci elle dit : « J'ai vraiment pas eu de chance que ça soit toi qui m'initie, a quatorze ans ! »

D'après ce que je comprends, mon cousin qui avait le même âge l'a abandonnée ; lui-même a froid, les mains dans son jean il piétine sur place avec ses santiags pointus, sans savoir quoi dire ; il fait de plus en plus froid et Catherine tire bouffée sur bouffée. Sa soeur d'en face sourit, peureuse, touchant à peine le sol du bout de ses vernis.

\*

Nany a aperçu Aube, cette fois-ci déguisée en Princesse sur la route surplombant la Cité Merveilleuse, la Schizo-Cité. Pourtant, y'avait pas de tournage prévu. *Perçu*, ça veut pas dire *voir*, et cette *route* c'est pas un *pont*. (Ali mentait, dans sa description ! Ali, c'est un ami de Jean, mais *seulement en rêve*.)

C'est alors qu'elle montre à Nycéphore deux ouvrages, deux petits bouquins qu'elle a réalisés, reliés à la main. Deux petits livres blancs qui sont l'un de Nycéphore et l'autre de son frère, Nicolaï., et qui consistent simplement en *silhouettes de livres ouverts* recollés à l'intérieur des double-pages. Une *répétition*, en quelque sorte ! Ces silhouettes sont collées comme des ailes délicates, découpes de livres dans des papiers variés, rares, d'une texture précieuse : soie et japon, de teinte blanc cassé ou grège.

On distingue à peine un ou deux vers, de loin :

“Mon frère reviendra, étranger farineux

Quand le tambour battra, rumeur noirâtre.”

« La fois d'après, Hermanito, il est 16h 16, que dit Chávez. Will et Miguel sont morts. Aïe, aïe, aïe, compañeros ! »

Will et la présence vocalique du corps, malgré ses milliers de pages détruits, ses inédits fabuleux, dans *l'Incendie du Globe* ! Son énergie vocale de consonnes. L'élosion des articles, la magie des mots, leur “physicalité”.

Le “Now !” de Richard ! Le “Now Snow” de Nemon ! Ça commence par “OR”, ici et maintenant ; les didascalies sont déjà dans le texte, sa gestuelle, ce texte qui ne peut être *donné que par des corps vivants*.